

05. AFRIQUE CENTRALE 2001

12/01/01

Mon vol vers le Cameroun s'est bien passé : de Marseille à Bruxelles, puis direct sur Douala, la capitale économique du pays qui compte plus de 4 millions d'habitants.

Arriver dans un pays un samedi soir n'est jamais très facile. Le dimanche tout est fermé, évidemment : les banques, les agences de voyage ou de location de voitures... Mais le gros problème du Cameroun et des pays limitrophes est qu'il n'est pas facile d'y voyager : d'abord il est impossible d'obtenir de l'argent avec une carte de crédit, et ensuite l'insécurité y est très importante : il ne faut surtout pas avoir trop d'argent sur soi à cause des braquages en ville et des "coupeurs de route" à certains endroits (c'est à dire des embuscades où des bandits armés vous volent tout, argent, affaires et voiture...), c'est un véritable casse-tête ! Bon, je touche du bois...



Le **Cameroun** est un pays de 15 millions d'habitants, un peu moins grand que la France, avec seulement 1 500 kilomètres de routes goudronnées. 30 habitants au km², c'est très peu, une espérance de vie de 57 ans, et 330 francs par mois de revenus moyens. On dit du Cameroun que c'est une Afrique en miniature, car on y rencontre toutes sortes de paysages : la côte et ses plages, la montagne, les forêts (qu'on détruit peu à peu), le Sahel au nord, etc... C'est donc un pays varié, mais où il n'y a pratiquement aucun touriste, que je vais découvrir.

Douala est une ville sale, avec un tout petit centre, facile à parcourir, et une banlieue très importante, assez dangereuse. J'y suis resté deux jours, le **dimanche** à voir les rares choses intéressantes, le **lundi** à essayer d'avoir de l'argent auprès des banques, à acheter des billets d'avion pour la République Centrafricaine et le Congo Brazzaville, et à trouver une voiture pour 15 jours. Pour l'argent, le seul moyen est le transfert de mon compte en France, pour l'avion pas de problèmes, mais c'est très cher, et quant à la voiture j'ai trouvé une petite Toyota de tourisme, dont la location est chère aussi... Je n'ai pas aimé Douala, il y fait très chaud et très humide, et c'est pourtant la saison sèche ! J'en ai profité pour aller chez le coiffeur (5 francs !) et j'ai beaucoup utilisé les moto-taxis, très pratiques, qui vous transporte pour 1 franc !

J'ai aussi rencontré à Douala un prêtre qui s'occupe des enfants de la rue, un bon millier ici... Et j'ai logé chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, très sympathiques. De plus, dimanche matin, une fois n'est pas coutume, je suis allé à la messe et l'ai apprécié : très bonne chorale et sermon contre la corruption, il faut en avoir le courage !

Lors d'un petit-déjeuner, j'ai pas mal discuté avec le frère Aurélien, un Canadien d'environ 70 ans, qui a une conception très particulière de notre tout proche avenir : il pense que le Pape Jean-Paul II va bientôt mourir de mort violente, conformément aux écritures (assassinat, empoisonnement...) et que le Vatican étant infiltré par des individus peu recommandables, le prochain pape, le dernier, sera l'Antéchrist annoncé. De très graves catastrophes affecteront le monde, causant des millions et des millions de morts, puis, enfin, commenceront pour les survivants les 1000 années de bonheur avant la fin du monde et le jugement dernier... A suivre donc...

Le Cameroun, qui accueille la semaine prochaine à Yaoundé (la capitale) la Conférence Internationale de la Francophonie, est réputé pour être le pays le plus corrompu d'Afrique, ce n'est pas peu dire ! Les policiers sont appelés ici "Mange-Mille", car il faut leur donner mille Francs pour être tranquille chaque fois qu'ils vous arrêtent, et comme il y a des barrages partout... Mais il ne faut pas jouer à ce jeu-là !

J'ai quitté Douala **mardi** matin, en changeant tout mon programme pour atteindre Yaoundé avant la conférence, car la ville sera fermée durant 4 jours, et me suis d'abord rendu à Kribi, une petite ville au Sud, dans le Golfe de Guinée : plage propre, très bel environnement, mais ambiance pourrie, vraiment je ne m'y suis pas senti à l'aise...

Mercredi, j'ai fait 110 km de mauvaise piste jusqu'à Lolodorf, en m'arrêtant à Bipindi où j'ai visité un centre qui s'occupe de la scolarisation des enfants Pygmées du secteur. Les Pygmées sont menacés d'extinction, car les forêts où ils vivent sont détruites au fur et à mesure et le gibier s'en va. Ils ne peuvent plus chasser et c'est ainsi qu'ils vont disparaître, sauf ceux

qui arriveront à s'intégrer au "système". Ce centre apprend notamment aux enfants le français, la langue nationale parmi plusieurs centaines de dialectes parlés au Cameroun par les 212 ethnies qui composent sa population. Puis, après l'école primaire, ces jeunes Pygmées peuvent apprendre un petit métier : menuisier, couturier... Visite très intéressante et accueil sympathique de la responsable Elena, une Mexicaine.

Jeudi, 70 km d'assez bonne piste traversant de belles forêts et de petits villages jusqu'à Ebolowa, puis bonne route jusqu'à Yaoundé, où j'ai passé la nuit au monastère bénédictin qui surplombe cette ville verte, immense et encore sale, malgré les préparatifs pour la conférence. La circulation y est difficile, rien n'est indiqué et je m'y suis perdu plusieurs fois.

Pas grand chose à y faire ou à y voir, et puis insécurité là-aussi... Seul avantage par rapport à Douala : il y fait un peu moins chaud, car Yaoundé est à 700 mètres d'altitude !

Ce matin, **vendredi**, après une heure d'Internet, je m'en vais en direction de Bafoussam, plus au nord. Pour le moment le Cameroun n'est pas un pays qui m'enchant, loin de là ! Mais attendons la suite...

19/01/01

Mea Culpa ! Erreur grossière, on m'avait fort mal renseigné : Yaoundé n'accueille pas une conférence sur la Francophonie, mais le sommet France-Afrique, que les gens appellent ici "France à Fric", ce qui révèle bien la haute opinion qu'ils ont de la France, qui les a tant appauvris (et qui continue) durant des années. Aujourd'hui, la France fait partie des trois pays qui exploitent les forêts camerounaises, étant entrain de les détruire sans aucun remord et sans soucis pour l'influence néfaste que cela causera au pays dans un futur proche...

Mais France-Afrique fait aussi sourire (jaune), car la France avait décidé de ne plus soutenir les dictateurs ou les pays en proie à la corruption. On ne peut pas dire que le choix du Cameroun pour ce sommet confirme cette décision ! Mais en fait de quoi s'agit-il véritablement ? De soutenir les présidents favorables à la France et de leur verser des sommes considérables qui disparaissent avant que le peuple ait eu le temps d'en voir la couleur. Et cet argent, c'est notre argent, et nous participons donc implicitement au soutien des dictatures en place et à l'appauvrissement du peuple africain. Il faut le savoir... (un bon livre à lire à ce sujet : La Françafrique, de François-Xavier Verschave). Bon j'arrête là, autrement je vais finir par me faire virer du pays...

"Bonjour, mon Père !" . C'est ce que me disent souvent enfants et même adultes qui me croisent ! Pour vous dire qu'il n'y a pas de touristes au Cameroun, je n'en ai rencontré que 5 ou 6 à Kribi en presque deux semaines de voyage...

Vendredi, je me rends à la chefferie de Bangangté, par une route goudronnée sinuant entre des paysages de terre rouge et des cultures verdoyantes. C'est dans le coin qu'habite Claude Njiké-Bergeret, une Française bien connue surnommée la Reine Blanche, car elle fut une des épouses de l'ancien chef de Bangangté aujourd'hui décédé (elle a écrit deux livres fort intéressants sur sa vie ici : Ma passion africaine, La sagesse de mon village). Mais je ne peux la rencontrer, tant pis... La région est très agricole est belle.

Samedi, parmi champs et forêts, la piste m'emène jusqu'à la chefferie de Bandjoun, que je visite. Le chef a une quarantaine de femmes, quelle plaie ! Puis j'arrive plus au nord à Foubot, où l'islam est nettement majoritaire.

Dimanche matin, je parcours le marché de Foubot, très coloré : toutes sortes d'ethnies se retrouvent ici, et beaucoup de gens noirs ont un faciès arabe assez prononcé, un peu comme les Peuls du Niger ou du Sahel en général.

De nombreuses mosquées jalonnent la route tandis que je me dirige vers Fouban. Là, je visite le palais du Sultan et Roi (le 19° d'une dynastie vieille de cinq siècles). Le musée retrace fort bien l'histoire de ce peuple. Le roi a toujours de grands pouvoirs, même s'il doit se soumettre à la loi républicaine.

Je continue par une piste toujours rouge et bien poussiéreuse, grimpant dans la montagne, pour atteindre la "Ring Road" et Kumbo : j'arrive ici dans la partie anglophone du Cameroun, c'est à dire la partie ouest qui longe le Nigeria.

Lundi, je reprends la Ring Road dans l'autre sens : pistes et passages bitumés, petits villages perdus, pasteurs et troupeaux de zébus bien maigres, montagnes, puis je longe une rivière en allant sur Wum. Ce village est construit sur un plateau, où champs et rizières se succèdent. 15 km avant d'y arriver, j'aperçois le long de la route la majestueuse chute de Menchum. Mais, pour la petite histoire, l'hôtel que j'ai choisi à Wum est un peu crasseux...

Mardi au petit matin, j'observe le soleil tout rouge qui se lève : et c'est tous les jours ainsi, le soleil est rouge à son lever, je n'ai jamais vu cela ailleurs !

Une piste, puis une route, me mènent à Mbouda, après la traversée de Bamenda. De nouveau, piste jusqu'à la station climatique de Dschang, francophone, située à 1 400 mètres d'altitude et créée par les Français durant la première guerre mondiale. Puis je veux me rendre à Melong: la piste est superbe, un pont est effondré, et une déviation me permet de traverser des bananeraies et des plantations de caféiers en fleurs. Région magnifique. Nuit agréable à N'Kongsamba, dans un hôtel assez propre situé au calme à l'extérieur de la ville.

Mercredi. Ces jours-ci, les nouvelles africaines ne sont guère encourageantes : d'abord j'apprends que le train qui devait me conduire dans un mois de Brazzaville à Pointe-Noire (au Congo) a déraillé, faisant des dizaines de morts. Ensuite on annonce que le président Kabila a été assassiné (mais attention ! Un Kabila peut en cacher un autre !), donc cela risque de m'être difficile de faire un saut à Kinshasa... Je verrai bien en temps voulu !

Sur la route, comme tous les matins de la semaine, de nombreux enfants plus ou moins en costume se rendent à l'école : mais en fait j'ai l'impression que la majorité des enfants du pays n'y vont pas... Bonne route jusqu'à Loum, puis piste de latérite rouge jusqu'à Kumba, de nouveau dans la partie anglophone. De là, la route est assez bonne jusqu'à Buéa, l'ancienne capitale du pays lorsqu'il était sous domination allemande, située au pied du Mont Cameroun, volcan toujours en activité qui culmine à 4 070 mètres, mais que l'on ne peut jamais apercevoir à cause de la brume qui l'entoure constamment. J'emprunte ensuite une très mauvaise piste qui traverse de beaux paysages, plantations de thé, jusqu'à Limbé, petite ville touristique sur l'océan Atlantique. Il y fait très chaud et rien ne m'y attire particulièrement. De là, 80 km de bonne route me ramène à Douala, avec quatre jours d'avance sur mon programme, où je retrouve les Frères des Ecoles Chrétiennes.

Jeudi. Ces neuf jours de circuit, durant lesquels j'ai parcouru 1 950 km, ne m'ont pas vraiment enchanté : quelques jolis paysages, peu de rapports avec les locaux... Bref, elle est bien loin l'Afrique que j'aime tant ! Et puis je rentre avec le dos cassé, après avoir roulé sur toutes ces pistes... Et je n'ai cédé qu'une fois aux "Mange-Mille".

Jeudi, à Douala, je dois encore régler des problèmes d'argent, ainsi que modifier mes billets d'avion pour mon voyage en Guinée Equatoriale où je me rendrai finalement samedi matin pour six jours au lieu de trois. Je vais aussi faire connaissance avec la mère de mon banquier, qui tient ici le restaurant "Le Provençal", mais elle est absente... Et l'après-midi je passe un bon moment avec un éducateur de rue qui m'explique son projet, intéressant. Mais quelle chaleur !

Aujourd'hui, **vendredi**, j'ai passé ma matinée sur un ordinateur : d'une part pour aider l'éducateur rencontré hier en lui tapant un dossier, et d'autre part en vous envoyant ces nouvelles que vous venez de lire. Et, comme il fait vraiment trop chaud, je pense passer l'après-midi à la piscine...

25/01/01

Ah, ce vendredi après-midi à la piscine m'a vraiment fait du bien...

Le soir, la conférence de presse de Chirac à la télévision Camerounaise, à la fin du sommet France-Afrique, aussi... Qu'est-ce qu'on s'est marré dans la salle de télé quand le petit Jacques, toujours aussi coincé (il a fait caca dans sa culotte ou quoi?), a loué la bonne politique menée par le chef d'état du Cameroun... J'ai moins ris quand j'ai appris que j'allais payer encore plus d'impôts: forcément, puisqu'il a décidé tout seul comme un grand (tiens, pas de référendum cette fois-ci...) qu'on allait annuler la dette de je ne sais plus combien de pays, cette dette faisant suite à l'argent bouffé par leurs chefs...



Samedi matin, je m'envole pour la **Guinée Equatoriale**. Quelques mots pour vous situer ce pays : 28 000 km² (1/20^e de la France), un peu moins de 500 000 habitants aujourd'hui (17 au km², c'est peu) qui sont pauvres et ont une espérance de vie de 49 ans, indépendance obtenue de l'Espagne en 1968 et suivie de 10 années de dictature féroce, de tortures et d'assassinats. En 1978, un début de démocratie naît, enfin, pour les 100 000 Guinéens restants (sur 300 000 lors de l'indépendance). Heureusement, ils sont d'une race qui se reproduit vite !

Le pays, recouvert d'immenses forêts équatoriales, est composé d'une île volcanique (3 volcans) de 50 km de long où se trouve la petite capitale Malabo et d'une partie continentale, bien plus grande et plus peuplée, le Rio Muni, coincée entre le Cameroun et le Gabon. Cacao, café, bananes et huile de palme constituaient les principales richesses du pays jusqu'à ce que les compagnies américaines découvrent en 1997 du pétrole. Les Guinéens parlent le fan et l'espagnol, mais aussi beaucoup pratiquent le français.

Dès que je débarque à Malabo, je prends un taxi-brousse jusqu'à Luba, au sud de l'île à une cinquantaine de kilomètres, où je passe deux nuits et une journée. C'est un village d'un millier de personnes, au bord de l'eau sous les palmiers, et bordé de montagnes et de forêts, qui a dû être bien agréable avant que les Américains ne commencent à y construire le port pétrolier. Maintenant c'est bruit et poussière, et la plage n'est vraiment pas géniale. Cependant les gens y sont sympas malgré leur pauvreté (et malheureusement, comme partout, les retombées de l'or noir ne leur profiteront pas...).

Ce séjour m'a tout de même permis de les voir vivre, comme nos ancêtres vivaient il y a bien longtemps : électricité que le soir, pas d'eau courante, etc... Il paraît que je suis le premier touriste sur l'île depuis quatre mois ! Il faut dire que rien n'est fait pour encourager le tourisme, c'est même plutôt le contraire : par exemple il faut acheter un permis pour pouvoir prendre des photos. Incroyable ! Alors je me cache pour photographier l'église...

Dimanche j'assiste à la trop longue messe : les chants sont beaux mais je ne comprends pratiquement rien à ce que raconte le prêtre...

Lundi de bonne heure, je retourne à Malabo, où subsistent quelques traces d'architecture coloniale espagnole, mais le tour de la ville est vite fait. Pas grand chose à y voir... Puis, dans l'aéroport (international, forcément !) le plus pourri que je connaisse, j'attends l'avion pour aller à Bata, dans la partie continentale. J'attends et j'attends... quatre heures de retard ! Mais comme en Europe c'est pareil, cela ne me surprend guère... Arrivé à destination, j'attends, encore, plus d'une heure un taxi-brousse pour me rendre à Mbini, 50 km au sud. Enfin j'obtiens une assez bonne place (c'est à dire avec un siège presque bien rembourré) dans un véhicule, mais les problèmes surgissent à 10 km de là au contrôle policier. Ceux-ci me font descendre à trois reprises du taxi et me demandent à chaque fois de me rendre dans leur bureau (une hutte où deux policiers se disputent violemment à cause d'une Gameboy !!!) et de leur présenter mon passeport, dont le visa n'est soi-disant pas valable. Ils prétextent aussi qu'il me faut avoir une autorisation du ministère du tourisme pour circuler ! C'est sûr que comme cela ils vont développer le tourisme ! Je comprends bien que les policiers "cherchent l'argent" (c'est à dire attendent que je leur donne de l'argent), mais je ne cède pas et vraiment ils m'emm... Si on faisait la moitié de cela à nos sans-papiers cela ferait la une de tous les journaux... Finalement, la troisième fois, ils attendent que le taxi-brousse et ses passagers (qui poirotent depuis une demi-heure sous la pluie) soient repartis pour me dire que je peux y aller... à pied (40 km, et à la tombée de la nuit). Alors là je me fâche tout rouge et les insulte, tant pis s'ils me tirent dans le dos lorsque je rebrousserai chemin...

Je repars donc à pied vers Bata, sous la pluie, tout penaud, le sac au dos et le cœur gros, et un taxi me ramasse un peu plus loin. Ça va, ils m'ont insulté à leur tour mais n'ont pas tiré...

A Bata, j'ai déniché un petit hôtel familial assez sympa, le strict minimum mais propre : électricité de 19 heures au petit matin, lorsque cela marche et eau dans des bassines (un peu saumâtre d'ailleurs, et depuis je me gratte... D'ailleurs la gale est une maladie très courante en Guinée...). Le patron, ayant travaillé au Gabon, parle bien le français. La pluie continue plusieurs heures, un vrai déluge. Mais je passe une bonne nuit malgré cette rude journée.

Mardi matin, je fais le tour de cette ville sale et éventrée de partout ; quelques bâtiments ont été retapés, la plage sert de dépôt d'ordures, des policiers font la circulation aux carrefours où doivent passer tout au plus 50 voitures par heure, quelques enfants vont à l'école mais beaucoup vendent des beignets ou d'autres bricoles dans la rue, image typique du tiers-monde ! Pour ne pas moisir ici encore deux jours, je cherche à rentrer sur Douala, mais c'est impossible par la route et le prochain vol est celui que j'avais réservé pour jeudi.

Du coup, comme j'ai le temps, je me rends à la délégation du Ministère du Tourisme, où une dizaine de fonctionnaires, qui n'ont rien à faire, lisent, écoutent de la musique, discutent ou regardent des photos, tout comme en France... Je réussis toutefois à y rencontrer le responsable à qui j'expose tous les problèmes rencontrés dans son pays et qui, après vérification de mon visa, me dit qu'il n'y a aucun problème et que je n'ai absolument pas besoin d'une autorisation pour me rendre à Mbini ! Puisque je suis là, j'en profite pour lui demander une autorisation de photographe (tout sauf les bâtiments officiels, qui sont les plus beaux), qu'il me fait gratuitement et que j'obtiens après deux heures d'attente (mais comme j'ai de la lecture et que je n'ai rien d'autre à faire...). Bien m'en a pris, car dès ma première photo un policier en civil vient me demander mon passeport et mon permis de photographe.

Dans l'après-midi, je vais déjeuner et mange pour la première fois du singe, la seule chose au menu, le singe étant un animal très répandu dans les forêts du coin. C'est visiblement, vu la grosseur, une tranche de cuisse. Eh bien oui, c'est bon, on dirait de l'homme en fait.

Je rejoins ensuite mon hôtel, heureusement que j'ai de la lecture !

Mercredi, je me lève avec un mal de tête, je ne me sens pas bien. Je comprends plus tard pourquoi : vers midi un gros orage éclate, alors que je m'étais recouché. L'après-midi j'ai de la fièvre et mal au ventre : l'eau, le singe, la contrariété ou une crise de paludisme (les moustiques m'ont piqué un peu partout) ? Je reste couché une bonne partie de la journée, j'ai quand même la force de lire un peu...



Jeudi, enfin ! A 10 heures, j'embarque pour Douala où j'arrive moins d'une heure plus tard. Pour conclure avec la Guinée Equatoriale, je dirai simplement : "Touristes, rien à voir, passez votre chemin... Pays à éviter !". Mais cela vous l'aviez déjà compris, non ?

A Douala, je règle encore quelques problèmes d'argent, puis passe une partie de l'après-midi avec l'éducateur : nous achetons des vivres pour amener aux 6 enfants de la rue qui ont été arrêtés la nuit dernière alors qu'ils dormaient et qui sont depuis enfermés sans nourriture et sans eau au commissariat. Ils devraient être libérés demain si tout va bien. Mais

que se passe t'il dans la tête d'un enfant arrêté arbitrairement et qui passe un ou deux jours derrière les barreaux ? Et ma soirée vous est consacré, mes chers amis : deux heures d'Internet et de mail.

Demain à midi ce sera le départ pour le nord du Cameroun où je passerai une petite semaine : vol jusqu'à Maroua, à environ 900 km de Douala, en zone sahélienne.

04/02/01

Ce **vendredi** matin, 26 janvier 2000, j'ai terminé un travail (saisie d'un rapport) pour aider le jeune éducateur des rues de Douala et suis allé le lui remettre. Puis j'étudie avec lui un petit projet de financement pour aider un des gamins à rentrer chez lui, à aller à l'école et à survivre au moins un an dans sa famille : il y en a pour 800 francs environ, c'est peu si cela doit sauver un enfant ! J'en ai déjà aidé un autre 15 jours auparavant et ça a dû marcher, car il n'est pas revenu (il faut bien sûr auparavant préparer psychologiquement l'enfant au retour en famille et qu'il soit consentant ; et l'idéal serait que la famille soit aussi préparée à l'accueillir, ce qui ne se fait pas faute de moyens).

Et alors que j'allais prendre une moto-taxi pour l'aéroport, les enfants emprisonnés depuis deux jours réapparaissent : ils viennent juste d'être libérés et sont contents, mais ils ont surtout très soif et faim. Je suis soulagé tout de même et pars...

Mon vol pour Maroua, préfecture de la région de l'Extrême-Nord, fait escale à Yaoundé et N'Gaoundéré. L'avion est un Boeing, c'est plus rassurant que les avions russes de Guinée Equatoriale.

Maroua est une petite ville agréable, ombragée bien qu'en zone sahélienne, et islamisée à 99%. Je loue pour 5 jours à un particulier une Nissan familiale diesel qui a plus de 300 000 km (mais qui semble bien entretenue) et je passe la nuit dans un petit ensemble hôtelier comportant plusieurs boukarous climatisés à 60 francs la nuit : les boukarous sont les habitations traditionnelles de la région, rondes et en pisé (terre mélangée à de la paille), et au toit de paille.

Samedi, dès le lever du jour, je file vers le nord en traversant de superbes paysages et de petits villages typiquement africains, dont les cases, cuisines, greniers, poulaillers, étables sont reliés entre eux par de petits murets de terre.

J'arrive vers 8 heures, au bout de 120 kilomètres de route bitumée, au parc national de Waza : là je rencontre des coopérants Français et monte dans leur 4x4 pour la visite. Les pistes du parc sont dans un état lamentable (fragiles du dos, s'abstenir !) et, en 5 heures, nous rencontrons assez peu d'animaux : quelques gazelles de trois espèces, des girafes et beaucoup d'oiseaux. Les éléphants sont absents, mais le guide nous explique qu'ils sont une centaine à quelques km du parc à assiéger chaque nuit un petit village, détruisant notamment toutes les cultures, et que les paysans ne savent plus quoi faire (puisque'ils n'ont évidemment pas le droit de les abattre...).

En fin d'après-midi je retourne passer la nuit à Mora, une ville aux rues sablonneuses que j'ai traversée ce matin. Là, comme partout en Afrique, des étals de rue vendent de la nourriture et je ne résiste évidemment pas à l'odeur des brochettes de chèvre : je suis agréablement surpris car elles sont tendres et très bonnes, alors que j'ai déjà mangé plusieurs fois de la chèvre sur ce continent et que cette viande est en général très dure.

Dimanche, c'est jour de marché à Mora, réputé pour être le plus beau marché du nord, et c'est pourquoi j'avais choisi de dormir ici. Des paysans de différentes ethnies se rencontrent, vendent et achètent toutes sortes de choses. Les femmes sont belles, toujours bien habillées dans leur pagne coloré, mais ce que les enfants sont sales et mal vêtus ! En plus beaucoup mendient : ce sont des talibés, c'est à dire de jeunes enfants confiés par leurs parents (qui savent les faire mais pas les élever) à des « marabouts », qui doivent leur apprendre à lire et écrire l'arabe afin d'étudier le Coran. On entend souvent les gamins réciter par cœur des sourates qu'ils ne comprennent pas toujours, mais le pire est que les soi-disant marabouts se servent d'eux pour mendier de la nourriture et de l'argent durant une bonne partie de la journée : ainsi le marabout s'enrichit et l'enfant qui ramène trop peu est battu. Il faut préciser que la mendicité n'est pas honteuse dans le monde islamique où chaque bon musulman se doit de faire l'aumône, ce qui entretient donc l'exploitation de ces enfants ! Certains pays, comme le Sénégal, essayent de lutter contre ce fléau, mais c'est difficile. Et que deviendront ces enfants ? Des gens habitués à tout recevoir des autres, des mendiants...

Mais revenons au marché : en fait, j'ai été assez déçu (l'habitude ?) : en tout cas c'était beaucoup moins bien qu'à Foubot. En milieu de matinée, je prends une piste en direction de Pouss, vers l'est : des champs de mil, une céréale qui ressemble au maïs, bordent la route : on fabrique avec cela la bière de mil, boisson nationale même en pays musulman.

Je traverse plusieurs rivières asséchées où les gens se lavent et font leur lessive, les femmes d'un côté du pont et les hommes de l'autre. Bon, me direz-vous, comment peut-on se laver dans une rivière asséchée ? Eh bien, c'est tout bête : il suffit de creuser une soixantaine de centimètres dans le lit de la rivière, composé de sable, et l'eau apparaît... Pas de complexe de nudité ici : même si hommes et femmes se lavent séparément, ils ne connaissent pas notre pudeur judéo-chrétienne, et c'est tant mieux.

J'arrive dans l'après-midi à Pouss, beau village situé au bout d'un lac artificiel, sur le bord de la Logone, rivière qui sépare sur plusieurs centaines de kilomètres le Cameroun du Tchad. Puis je poursuis vers le sud par une piste sablonneuse mais superbe qui longe cette rivière et arrive à la nuit à Yagoua où je dénicherai un hôtel bien crasseux (mais je n'ai pas le choix...). Aujourd'hui j'ai croisé plusieurs troupeaux de zébus ou de moutons, conduits par des Peuls, mais j'ai surtout respiré beaucoup de poussière et un bon dégrasseage s'impose : le seau d'eau est là pour cela, non ?

« Dis, emmène-moi en France avec toi », me demande ce **lundi** matin un garçon de 15 ans, mais qui en paraît 12 tout au plus. Et moi de lui répondre naïvement : « Mais ta famille est ici, tu ne peux pas quitter tes parents comme cela. Et puis tes parents ils t'aiment, ils ont besoin de toi... ». « Oh, tu sais, il y en a plus de dix comme moi à la maison... ».

Ce n'est bien sûr pas la première fois que des enfants me demandent de partir avec moi : c'est comme ça dans une bonne moitié des pays du monde, et leurs parents les laisseraient partir sans aucun problème ! Mais ça m'amène à la réflexion

suivante : la plupart des pays du tiers-monde ont une démographie galopante : des populations qui doublent tous les 25 ou 30 ans. C'est pourquoi ils s'appauvrissent de plus en plus et bientôt nous ne pourrons plus les aider, c'est irrémédiable. Avoir des enfants ici, c'est un don de Dieu mais c'est surtout une bonne assurance vieillesse : plus il y a d'enfants, plus les parents sont assurés d'avoir quelques revenus plus tard. Ici, au Cameroun, un homme a souvent deux ou trois femmes et une bonne quinzaine d'enfants. Bien sûr, avant, les deux tiers des enfants mourraient, mais aujourd'hui, avec les progrès de la médecine et l'aide des organisations humanitaires, la mortalité infantile a bien baissé. En gros, un enfant sauvé aujourd'hui c'est dix enfants qu'il faudra sauver dans vingt ans ! « Mais ne vous inquiétez pas, la nature fait bien les choses », m'a dit un Africain de bon niveau intellectuel rencontré par hasard au cours de mon périple, « aujourd'hui il y a le Sida qui régule tout cela... ». Stupéfiant, non ?

Un petit peu d'eau rajoutée dans le radiateur de ma voiture, et je prends la route jusqu'à Kaélé puis Guider : là c'est vraiment le Sahel, on se croirait presque au nord du Mali, du Burkina Faso ou au Niger. C'est plat, quelques buissons secs sont la seule végétation, des troupeaux traversent quelquefois devant moi et je traverse de petits villages où survit une population bien islamisée. Mais que font-ils ? Allez, je vous explique, c'est comme cela un peu partout au Sahel : les femmes balayent, lavent, cuisinent, s'occupent des enfants, vont au marché, vendent, achètent, cultivent, etc... Les fillettes, même celles qui vont à l'école, font les corvées d'eau, transportant des bassines de plus de 10 kilos sur la tête souvent sur plusieurs centaines de mètres. Elles ramassent aussi du bois pour la cuisine ou pour revendre, s'occupent et portent les petits frères, pilent les grains, etc... Les garçons, eux, sont un peu plus scolarisés (soit le matin, soit l'après-midi, l'école étant parfois à plus de 10 km qu'ils parcourent à pied), mais doivent aussi ramasser du bois, cultiver, garder les troupeaux de zébus, de moutons ou de chèvres, etc...

Et les hommes ? Bonne question... Les hommes, eux, en bons musulmans, vont prier à la mosquée 5 fois par jour : il faut y aller, se laver, bien se préparer, tout ça prend du temps. Puis ils palabrent, se reposent de leur nuit (évidemment, quand on a trois ou quatre femmes, ça peut être fatiguant), écoutent la radio, jouent, donnent les ordres : bref, ils ne font rien... Si, il faut que je sois juste avec eux, tout de même : ils s'occupent de la reproduction ! C'est pourquoi, lorsque je traverse n'importe quel village du Nord Cameroun, je souris (jaune) quand je vois tous ces hommes assis dans les rues sur leur natte, et qui ne font rien...

A Guider, je trouve une auberge, bien pourrie elle aussi, mais ça va, je commence à en avoir l'habitude !

Mardi, l'appel à la prière me réveille à 5H20. A moins qu'il ne s'agisse d'un âne qui hi-hanne (je sais, ce n'est pas comme cela qu'on dit...). Non, tout compte fait, c'est bien le muezzin, mais qu'est-ce qu'il chante mal ! Du coup je me lève et au petit jour je prends la mauvaise et jolie piste qui traverse Bourrha et m'emmène jusqu'à Rhumsiki, haut-lieu du tourisme camerounais : c'est vrai que la région est superbe, avec ses pics volcaniques surprenants et ses collines. Mais évidemment, ici encore plus qu'ailleurs, les enfants mendient de l'argent, des stylos ou des bonbons, et même des adultes s'y mettent, c'est un peu (beaucoup) exaspérant !

Je rencontre Don Quichotte, sans doute surnommé comme cela parce qu'il essaye de lutter contre les effets néfastes du tourisme : il a même écrit une petite, qu'il me joue, qui raconte l'histoire d'un enfant qui court toute sa vie après les cadeaux des Blancs et qui se retrouvent vieux et sans rien : c'est très réaliste et fort sympathique. Don Quichotte a aussi accueilli chez lui quelques orphelins qu'il envoie à l'école, nourrit et fait travailler aux champs.

C'est à quelques kilomètres de là que je vais passer la nuit, chez Martin, lui aussi un brave homme. Martin, lorsqu'il était enfant, a été sauvé d'une maladie par un Blanc et maintenant, adulte, il les accueille chez lui pour trois fois rien : trois boukarous sont plus ou moins aménagés, et un système de douche a même été improvisé ! Mais c'est surtout de voir la vie authentique de cette famille qui est intéressant. Martin a trois femmes et bientôt treize enfants, deux étant enceinte : sa femme de 14 ans va bientôt accoucher, ainsi que sa seconde femme de 22 ans qui attend son sixième (ou septième ?) enfant : nous sommes en Afrique... A signaler encore que les femmes s'achètent, et pour les hommes d'ici, c'est cher : troupeaux, bijoux, argent...

Je passe une bonne nuit à Rhumsiki. Mon mini-ordinateur Psion est encore tombé en panne, pour la troisième fois, pourtant Dieu sait si j'en prends soin : c'est vraiment de la m..... ! Ce **mercredi**, Martin me prépare un bon petit déjeuner, les aînés sont partis tôt et à pied au collège, à 12 km. D'ici on peut observer un village du Nigeria, à quelques centaines de mètres. Martin, qui est guide, alpiniste mais aussi artisan sculpteur, me fait voir quelques pièces de son travail et m'offre un masque pour ma collection.

J'accompagne un des petits jusqu'à l'école primaire, mais le maître est absent : il a une réunion aujourd'hui, mais n'a pas prévenu les élèves dont certains ont fait plusieurs km pour rien. Puis je rejoins Don Quichotte qui m'accompagne faire le tour de Rhumsiki. Je prends ensuite la piste de Mokolo, puis gravis le col de Koza : paysages de montagne, cases au toit plus pointu et, plus loin, des troupeaux puis des champs de coton. Je traverse Mora et c'est enfin le bitume jusqu'à Maroua, où je décide de garder le véhicule deux jours de plus pour aller vers le lac Tchad : le propriétaire viendra le récupérer à Kousseri, à la frontière Tchadienne. J'avais prévu d'aller au lac du côté tchadien, mais il paraît que c'est tellement difficile de circuler là-bas que je préfère changer mon programme. Nuit climatisée à Maroua.

Du coup, **jeudi**, je reprends la route vers le nord, retransverse Mora, longe le parc de Waza et aperçois le long de la route presque autant d'animaux que ce que j'avais vu dans le parc, notamment des Damalisques (antilopes). Toujours plus au nord, paysages de steppes et quelques petits étangs où s'abreuvent les troupeaux, appartenant aux Peuls ou aux Arabes Choas, ces derniers étant l'ethnie majoritaire de la région : les femmes sont superbes, avec leurs cheveux finement tressés et leur gros anneau dans une narine. Ici les cases ont le toit complètement arrondi.

Plus tard, au nord-ouest de Maltam, la zone est vraiment aride et il fait très chaud, bien que ce soit la saison fraîche (en été, c'est plus de 40° à l'ombre, et comme il n'y a pas d'ombre...).

Je passe la nuit à Makari, au bord du fleuve Serbewel, dans une auberge en construction sans électricité et fort poussiéreuse. Et la nuit ça va, il fait frais. Mais cette différence de température entre jour et nuit provoque souvent des gerçures chez les habitants, et je n'y échappe pas : mes lèvres me font souffrir.

Vendredi je me rends tout d'abord à Hilé Halifa, où j'espère voir le lac Tchad, mais ce n'est pas possible : j'apprends que tout le bord du lac est occupé par le Nigeria, alors que c'est en territoire camerounais. C'est le tribunal de La Haye qui s'occupe de ce litige, les Camerounais ne pouvant pas se défendre seuls, vu qu'il y a presque dix fois moins d'habitants au Cameroun qu'au Nigeria. Sur la piste ensablée de Blangoua, j'aperçois des enfants défilant devant leur école : ils répètent une parade pour la fête de la jeunesse, courant février.

Blangoua est sur le fleuve Chari, que rejoins la Logone, à la frontière Tchadienne. J'ai de la chance, il s'y tient aujourd'hui le marché hebdomadaire, petit mais très haut en couleurs. Mais là-aussi pas moyen de voir le lac Tchad, que je ne connaîtrai donc pas.

Lors de mon retour sur Makari, deux dromadaires broutent le long de la piste, les premiers que je vois ici. L'harmattan souffle et la chaleur aride est accablante, heureusement que j'ai prévu une bonne provision d'eau. J'arrive le soir à Kousseri, ville camerounaise poussiéreuse juste en face de N'Djamena, la capitale du Tchad. Là, le propriétaire de la voiture vient la récupérer, sans aucun problème, puis je passe une bonne nuit.

« Y'a pas l'argent ! » : c'est un leitmotiv en territoire africain ; tout le monde a beaucoup de petits projets (souvent irréalisables ou non productifs), mais n'a pas l'ombre d'un franc d'économie. Donc on « cherche » l'argent (mais pas trop, quand même...)

Je passe finalement mon **samedi** à Kousseri, halte reposante d'une journée. Même si le vent souffle toujours, la chaleur est supportable. Devant l'auberge où je loge, un jeune tient un baby-foot à 50 centimes la partie, et j'en fais quelques-unes. Plus loin, un immeuble en construction est squatté par des enfants de la rue, qui sont une bonne vingtaine. Je pars au marché avec une jeune fille qui choisit pour moi des vêtements dans une friperie, puis, à midi, nous allons les distribuer à quelques enfants. J'offre aussi un repas (haricots ou lait et beignets pour 1,75 franc la part) à une vingtaine d'entre eux, et ils sont heureux.

L'après-midi je bouquine, car il n'y a rien d'autre à faire ici, et le soir une fête est donnée dans le bar sous l'auberge. C'est un bal qui dure jusqu'à une heure du matin, la musique, locale, est bonne, mais en fait l'auberge sert aussi d'hôtel de passe... enfin je crois...

Ce **dimanche** matin, le vent est froid et la poussière insupportable. Je rejoins à moto-taxi le pont qui fait frontière avec le Tchad. Et là, sans doute, de nouvelles aventures m'attendent...

06/02/01

Donc ce dimanche 4 février 2001, je prends une moto-taxi jusqu'à la frontière du Cameroun, à quelques kilomètres de Kousseri. Côté Camerounais, pas de problèmes, mais du côté Tchadien les ennuis commencent. On « retient » mon passeport : comme je ne suis là que deux jours, je dois opter soit pour mon visa touristique, que j'ai, mais alors il me faut aller m'enregistrer dans un bureau je ne sais où, si c'est ouvert, ce qui veut dire une bonne demi-journée de perdue, soit pour un visa de transit, ce qui est la solution la plus simple. Mais dans ce cas, il fallait m'y attendre, le coup de (ou le coût du) tampon est de 10.000 FCFA (soit 100 FF) ; après négociation, je ne me suis délesté, avec mauvaise grâce, que de 20 FF, qu'ils ont dû se partager entre eux...



Enfin, me voilà entré au **Tchad**. Petit cours sur ce pays : plus grand que la France, 1 284 000 km², il est bien moins peuplé, 7 400 000 habitants, soit 6 au km². Ces derniers ont une espérance de vie de 48 ans, c'est peu et le pays a un PIB par habitant de 120 FF par mois. On y parle français (ancienne colonie française jusqu'en 1960) et surtout arabe, la religion musulmane étant très nettement prédominante. Un grand désert, le Tibesti, occupe toute la partie nord du pays, où sévissait une guerre civile : bien qu'un accord de paix ait été signé avec les rebelles, les touristes ne peuvent s'y rendre. De toute façon, à part moi, des touristes il n'y en a pas...

N'Djamena, la capitale, est située sur la frontière avec le Cameroun, ce qui est une chose assez courante en Afrique Centrale, jugez plutôt : Bangui, capitale de Centrafrique, est située sur la frontière Zaïroise et Kinshasa, capitale du Zaïre, est sur la frontière du Congo, comme Brazzaville, capitale du Congo, juste de l'autre côté du fleuve...

Aujourd'hui le vent souffle toujours un peu et la poussière reste en suspension dans l'air, ce qui est fort désagréable. Une moto-taxi me demande un prix exorbitant, et je refuse, en partant à pied. Puis un taxi collectif s'arrête et me promet de me déposer, pour un tarif triple de celui des autres passagers (Blanc oblige), devant la porte de l'hôtel que j'ai réservé depuis la France. Il me laisse en fait à plus d'un kilomètre, l'escroc, et je suis obligé de reprendre un second taxi.

J'arrive enfin à l'hôtel, fax de réservation en main, pour apprendre que tous les hôtels de la capitale ont été réquisitionnés par le gouvernement pour la conférence de préparation de la Francophonie : je ne trouverai pas de chambres. Je commence déjà, après à peine deux heures de présence au Tchad, à ressentir une haine contre ce pays qui monte en moi... Je m'en vais alors à la Mission Catholique, où je peux loger pour 90 FF, et c'est bien comme cela. Je vais visiter la ville, on dirait qu'il y a eu la guerre : rues éventrées, saleté inimaginable, égouts puants à ciel ouvert, rue des cacas où l'on passe au milieu de multiples culs humains entraînés de déposer leurs crottes, je ne vous dis pas l'odeur. Et puis j'ai un peu peur...

Deux jeunes me suivent depuis un bon moment et un vigile me rejoint pour m'en avertir (« ils vont vous attaquer », me dit-il) et il m'accompagne un petit moment jusqu'à un endroit plus sûr. Le centre-ville est désert, à part les voyous et les mendiants, c'est dimanche...

Je déjeune pour presque rien dans un petit restaurant du marché central, et c'était bon (tiens, quelque chose de positif !). Je trouve aussi, enfin, dans une pharmacie, un baume pour mes lèvres gercées. C'est l'heure de la prière et des gens en boubou, alignés sur plusieurs files en direction de La Mecque, se baissent et se relèvent tous ensemble au milieu de la rue. Juste après, deux marabouts musulmans essayent de me convertir à leur foi (non merci...), puis m'aident à trouver un taxi pour Gaoui, petit village à une douzaine de kilomètres d'ici. On négocie à 75 FF aller-retour avec 30 minutes d'attente au village, mais un quart d'heure plus tard, s'arrêtant au bord de la route pour acheter de l'essence, le chauffeur me demande de la payer en plus, ce que je refuse. Il faut dire que l'essence est assez chère, 5 francs le litre, car il y a pénurie et les stations sont fermées.

Nous continuons notre périple jusqu'à Gaoui, que je visite ainsi que son musée, et sur le chemin de retour le chauffeur recommence à discuter : ce n'est pas assez, il faut donner plus, et patati et patata, et j'en ai marre... Arrivé à la Mission Catholique, je suis content de quitter cette 504 qui roule en crabe (tous les taxis dans cette région de l'Afrique sont de vieilles 504 toutes pourries). Après cette rude journée, j'ai enfin droit à un repos bien mérité...

Lundi, le vent est tombé et l'air est de nouveau respirable. Je prends mon petit déjeuner avec les sœurs et j'apprends que cette nuit l'avion d'Air France en direction de Paris n'a pu faire l'escale prévue à N'Djamena pour cause de mauvaise visibilité. Du coup je vais en ville confirmer mon vol de l'après-midi pour Bangui, pas de problème, puis vais visiter le musée national, fermé, mais comme il est vitré je peux voir les quelques objets exposés, surtout des tambours, enfin pas grand chose. La France a donné 480 000 FF (coopération française), la Communauté Européenne (dont la France) 620 000 FF, et d'autres pays pour un total de 1 800 000 FF pour construire le nouveau bâtiment du musée, hangar de briques et de tôles d'environ 400 m² et qui a dû coûter tout au plus 200 000 FF (vu les tarifs de main d'œuvre insignifiants pratiqués ici), inauguré en juin 1998. Ma question est : où est passé le reste du budget et qui a vérifié sa bonne utilisation ? Ma conclusion est : voilà comment on dilapide l'argent des contribuables français... Encore si on avait construit un hôpital !

Enfin je cherche en vain un ordinateur ayant une liaison Internet : on m'envoie d'un côté et de l'autre, pour rien. En désespoir de cause je vais à l'ambassade de France, bien équipée, où une dame très gentille me permet tout d'abord de taper mon courrier puis où le chef de service refuse : il me laisse tout de même sauvegarder sur une disquette le travail que j'ai déjà tapé (le texte sur ma dernière semaine au Cameroun). Je l'ai mauvaise car, après tout, n'ai-je pas contribué par mes impôts à l'achat de ce matériel et au financement de l'ambassade. Mais c'est vrai, j'oubliais, je ne suis Français que pour le Trésor Public, je n'ai aucun droit à part celui de payer des impôts !

En cherchant encore un moment, je trouve finalement un endroit pour me connecter quelques minutes, envoyer de mes nouvelles et répondre à ma messagerie.

Est-ce un secret militaire ? Un gendarme de l'ambassade avec qui j'ai discuté m'a dit qu'il était à N'Djamena depuis trois ans, qu'il vivait en cercle fermé avec les autres Français, et que depuis trois ans tous s'attendent à ce que ça explose ici. Il faut dire qu'ici rien ne va plus : pas d'argent, mauvaise politique, guerre plus ou moins latente avec les rebelles du nord, pauvreté extrême (mais ils ne font rien pour s'en sortir...). Mais ce même gendarme m'annonce que la situation est pire en république Centrafricaine, où je me rends cet après-midi ! Ça promet !

A l'aéroport, les douaniers essayent de m'arnaquer en voulant me faire payer le double de la taxe normale, mais, ayant un doute, je résiste et fais bien... L'avion d'Air Afrique n'a que 40 minutes de retard et je m'envole enfin pour Bangui. Le Tchad est un pays que je ne regretterai pas, oh non ! Deux jours m'ont largement suffi pour comprendre la mentalité pourrie qui y règne. « Mais, vous savez, on s'habitue à tout », m'a dit une employée de l'ambassade...

10/02/01

La **République Centrafricaine** est un état créé en 1960 après avoir obtenu l'indépendance de la France : grand comme cette dernière, il n'a que 3 400 000 habitants, 6 au km², dont 85% d'agriculteurs. Le PIB mensuel par personne est de 160 FF, l'espérance de vie de 49 ans. Ce pays est bordé du Tchad et du Soudan au nord, du Cameroun à l'ouest, du Congo et surtout du Zaïre au sud.

Ce lundi 5 février 2001, c'est de nuit que j'atterris à Bangui, la capitale réputée comme étant très dangereuse, située au bord de la rivière Oubangui qui se jette plus au sud dans le fleuve Congo. Le nord de l'ex-Zaïre, en guerre avec Kinshasa, se trouve juste de l'autre côté et Bangui reçoit quelquefois des éclats de bombe ou des rafales d'attaques aériennes venues du sud.



A l'aéroport, je rencontre une Sœur venue accueillir un Frère Franciscain arrivant de Paris, qui me propose de me conduire à la Mission Catholique, ce que j'accepte bien volontiers, vu l'insécurité qui règne dans l'aéroport, où nous sommes agressés verbalement par des voyous visiblement drogués qui veulent briser les vitres de la voiture. Un policier arrive enfin. Pour nous aider ? « Mais non », dit la sœur, « il est avec eux... ». En quelques mots, j'ai compris où je me suis fourré... Nous filons et arrivons à la Mission, où l'accueil qui m'est réservé n'est pas très agréable, mais en discutant ferme je finis par avoir une chambre, très modeste, avec douche mais sans eau chaude, sans WC, sans climatiseur, ni même ventilateur, avec un petit lit à ressorts, bien trop souple, pour 100 FF quand même (avec le petit déjeuner)! Les religieux, eux, ne payent que 30 FF, ça c'est l'application de « Tous les hommes sont frères ». L'égalité entre les hommes n'existe pas ici, mais, bon, le principal est que je sois logé pour la nuit...

Mardi matin, je vais visiter le centre de la ville, bien plus propre et mieux entretenu que N'Djamena. Une foule de gens attend l'ouverture de la Trésorerie : les salaires des fonctionnaires ont de nombreux mois de retard et l'état n'a (soi-disant) plus d'argent. Pour l'école, c'est « année blanche », car les instituteurs et professeurs sont en grève depuis le début de l'année : ils ont 30 mois d'arriérés de salaire. Certaines écoles ont réouvert la semaine dernière, l'état ayant préféré embaucher de nouveaux instits plutôt que de payer les anciens... Autre problème crucial ici : la pénurie d'essence, la société de distribution étant en faillite. D'après les bruits qui courent, le directeur aurait vendu (sous le manteau) toute l'essence aux rebelles Zaïrois et aurait disparu. Du coup, on ne peut obtenir du carburant qu'au marché noir, avec un litre de super aux environs de 8 FF.

Comme je veux prendre en photo le magnifique drapeau du pays qui se trouve devant la mairie, je me rends à l'intérieur pour demander l'autorisation : et là j'attends, je vais de bureaux en bureaux, je rencontre le Chef du protocole, qui téléphone au ministre, qui le rappelle plus tard (peut-être après avoir appelé le président...) pour m'accorder finalement l'autorisation. Après une demi-heure d'attente, je peux prendre ma photo, sous la surveillance étroite du Chef du protocole. Mais j'ai bien fait d'avoir demandé, car autrement j'aurais sans doute été arrêté, appareil confisqué, et j'aurais peut-être même été emprisonné pour espionnage. Je ne plaisante pas, c'est comme cela que cela se passe ici (c'est pourquoi j'attends toujours d'être sorti de ce type de pays pour vous faire mon compte-rendu...).

Je visite ensuite le musée, fort intéressant pour une fois ; seul hic au tableau : ma gentille guide a refusé que je me déshabille pour enfileur un des cache-sexe exposés. Peut-être que si j'avais un peu plus insisté...

En début d'après-midi je rejoins la gare routière où je prends un taxi-brousse pour M'Baïki, préfecture située à 105 kilomètres de Bangui et accessible par une bonne route goudronnée. Mais le voyage dure plus de trois heures et le taxi est très inconfortable : non seulement les sièges sont défoncés, mais nous sommes surchargés, moi-même partage le siège avant avec deux autres personnes (plus le chauffeur...). En plus il y a de nombreux barrages de police, gendarmerie, douane, immigration, contrôles divers et péages, je n'en vois plus la fin...

Nous traversons des paysages de forêts et de petits villages de brousse, c'est la nature et c'est beau, puis le village de l'empereur Bokassa 1^{er}, soutenu par Valéry Giscard d'Estaing (vous vous rappelez, quand même ? Mais les jeunes apprennent-ils à l'école la vérité sur l'histoire contemporaine ?). Mais la grande propriété de l'empereur est aujourd'hui transformée en centre de formation militaire...

J'arrive enfin à M'Baïki, qui est un gros bourg où se mélangent une majorité de musulmans, des chrétiens et des animistes, alors que la principale religion en Centrafrique est le catholicisme (25%), la plupart des gens étant animistes.

Puisque je n'ai pas déjeuné à midi, je dîne d'un ragoût d'antilope et de manioc, c'est fort et je n'aime pas trop. Le chef de la prison, qui a voyagé avec moi, me conseille une petite auberge de 4 petites chambres : juste la place du lit, un coin toilette avec seau d'eau, une lampe à pétrole et c'est tout. Le WC est construit à l'extérieur : un simple trou, dans lequel il faut bien viser. Mais c'est propre et la nuit ne coûte que 20 francs, ce n'est pas du vol. La ville n'a plus d'électricité depuis plusieurs mois, depuis qu'il n'y a plus de carburant pour alimenter le générateur. C'est vraiment la ville à la campagne, la vie comme au 19^e siècle, mais la famille qui me loge est très sympathique et ça, c'est le plus important. La musique du coin, Zaïroise surtout, me berce jusqu'aux environs de minuit : un bar-dancing qui se trouve à une centaine de mètres de l'auberge possède un groupe électrogène.

Mercredi matin, après une bonne nuit, je déjeune frugalement d'une bouillie de riz et d'un biscuit. Puis je prends un taxi-brousse jusqu'à la SCAD, une exploitation de café à 25 km de là par une bonne piste. Là je veux me rendre à pied jusqu'au petit hôpital de Sipo, tenu par des Sœurs, à 7 km, mais la police locale m'en empêche, prétextant qu'il faut une autorisation du Ministère du Tourisme, ou alors qu'il suffit que je paye 100 FF pour avoir leur autorisation. Je sais bien qu'il s'agit une fois de plus d'une intimidation et d'une tentative d'extorsion de fonds et ne cède pas. J'obtiens enfin, au bout d'une quarantaine de minutes, l'autorisation « exceptionnelle » et gratuite de poursuivre ma route. Au bout de 4 ou 5 km, une voiture me ramasse et me laisse à Sipo : c'est un village où vivent un grand nombre des 15 000 pygmées centrafricains restants. Beaucoup de malades attendent la consultation des quatre sœurs, avec qui je discute et qui sont complètement dépassées et sans moyens véritables.

Les pygmées sont de petite taille, 1,50 mètre environ, de peau noire mais un peu claire, et ont une face assez typée et souvent ridée : ils me rappellent un peu les Bushmen des pays d'Afrique du Sud ou de Namibie. Ceux qui vivent au village ont les mêmes habitations que les autres ethnies, mais leur habitat est différent en forêt (huttes). Ils rencontrent ici les mêmes problèmes qu'au Cameroun : des sociétés exploitent les forêts et abattent les arbres un peu plus loin, à la frontière du Zaïre, là où survivent de nombreux réfugiés Zaïrois, et c'est ainsi que les Pygmées, hommes primitifs vivant de cueillette et de chasse, voient leur milieu naturel se détruire et le gibier s'enfuir. C'est un peuple condamné, un de plus, qui va disparaître...

Je retourne, moitié à pied, moitié en voiture, jusqu'au village de la SCAD où je déjeune d'une bonne grillade de chèvre, accompagnée de rouleau de manioc. Un taxi-brousse arrive et me ramène à M'Baïki en milieu d'après-midi. Au moment où je débarque, deux jeunes femmes se battent et l'une déshabille complètement l'autre. Les nombreux voisins, enfants et adultes, rient et les incitent à continuer. Quant à moi je n'ai pas osé sortir mon appareil photo. Bon, à quand le prochain round ? Veillée avec mes hôtes et seconde nuit à l'auberge.

Jeudi, je pensais revenir à Bangui, mais je décide finalement de rester une journée de plus à M'Baïki. C'est ici la campagne et, de toute façon, je n'ai rien à faire à Bangui... A midi, je mange du hérisson, ce n'est pas mauvais (mais ce n'est pas bon non plus...). Mais j'ai plus tard un haut le cœur quand la cuisinière m'indique comment elle l'a préparé, en le lavant bien afin d'enlever tous les asticots qui y résidaient... En plus le restaurant s'appelle « Tue-moi ce soir ».

Véridique ! C'est ça l'Afrique... Je passe ma journée à me promener et à bouquiner. Le soir on me propose des chenilles grillées, mais ça, non, rien à faire, je n'ai pas pu y goûter... Pourtant ce ne doit pas être mauvais, puisqu'elles naissent et vivent dans les arbres, ne se nourrissant que de feuilles ; mais c'est leur aspect qui me rebute...

Puis les problèmes arrivent : le commissaire de police, accompagné notamment du préfet, venus boire un coup (ils n'en sont pas à leur premier verre visiblement), me prennent à partie : le commissaire me confisque mon passeport, le préfet m'insulte en me traitant de menteur et d'espion, etc., etc., tout cela parce que je ne me suis pas présenté à eux !!! Mais je ne me démonte pas, je ne suis pas du genre à m'écraser, et les remercie de leur accueil chaleureux, leur disant qu'ils contribueront certainement à l'excellent souvenir que je garderai de ce pays si peu corrompu et si bien dirigé...

Soirée morne. Mon aubergiste, qui est aussi adjointe au maire, me promet que je récupérerai mon passeport sans problème le lendemain matin. La nuit tous les chats sont gris... (je vous l'accorde, ça n'a rien à voir. Ce proverbe m'a traversé l'esprit alors que je frappais comme un damné sur mon clavier informatique). Dernière nuit à M'Baïki.

Vendredi, je récupère en effet mon passeport sans trop de difficulté, le commissaire ne me demandant qu'une bouteille de whisky et moi rétorquant que je n'ai plus d'argent pour cet achat et que de toute façon je ne voudrais pas le pousser dans l'alcoolisme...

Puis je prends le taxi-brousse pour Bangui et, là, on m'embête encore à l'immigration : je suis soi-disant passé en fraude à l'aller, alors qu'ils m'avaient enregistré. Mais ils sont forts : il n'y a plus aucune trace de mon passage sur le registre, qu'ils avaient pourtant remplis devant moi ! Après avoir essayé de me prendre 100 FF pour un coup de tampon, j'ai pu repartir sans rien payer une fois de plus et arriver à bon port en fin de matinée.

Je passe l'après-midi sur Internet, durant trois heures, à écrire mes « Mémoires », que je vous enverrai plus tard du Congo (ça vaut mieux...). Je discute aussi avec un inspecteur des impôts, une race que j'ai du mal à supporter en France, qui me dit que l'état allant instaurer la TVA, il vient de faire une étude : en République Centrafricaine, il n'y a même pas 200 entreprises pouvant être concernées par cette mesure !

Je trouve un petit hôtel qui est cher et d'un rapport qualité/prix exécrable, 200 FF, malgré la réduction que l'on m'accorde (parce que le patron s'appelant Monsieur Lévy, je lui ai dit que je connaissais quelques membres de sa famille en France...). Mais j'y apprécie la télévision et les émissions de TV5. Toutefois la climatisation n'est pas indispensable en cette saison. Malgré les moustiques (mais par où rentrent-ils ?), je passe une nuit agréable.

Samedi matin je vais faire un tour en ville, où je rencontre des enfants de la rue qui m'accompagnent ensuite jusqu'à l'association SARA MBI GA ZO, qui s'occupe d'eux et où je peux discuter une bonne heure avec un animateur et le directeur. Eux aussi n'ont pas beaucoup de moyens pour agir dans un pays où les enfants de la rue sont de plus en plus nombreux (certains sont des réfugiés venant d'autres pays).

A midi, je rencontre une personne de bon niveau et nous parlons politique et corruption ; il pense, comme beaucoup, que les premiers et seuls bénéficiaires de l'aide financière et humanitaire sont le chef de l'état et les ministres qui ne font qu'appliquer l'adage bien connu : « Charité bien ordonnée commence par soi-même. »

Puis je me rends à l'aéroport vers 16 heures, le vol n'a qu'une heure de retard, et, à 19 heures, je m'envole et quitte le pays avec un certain soulagement. C'est sûr que je n'ai pas bien visité la Centrafrique, loin de là, mais le peu que j'ai vu ou vécu m'a suffi. Touristes, ce pays n'est pas pour vous, à moins que vous ne soyez chasseur et riche en même temps...

16/02/01

Une heure et demie plus tard, à 20H30 ce samedi 10 février 2001, j'atterris au Congo qu'on appelle souvent **Congo-Brazzaville**, en opposition à la République démocratique du Congo (ex-Zaïre). Ah, c'est pratique deux pays qui portent le même nom ! Remarquez qu'il y a pire, la Guinée par exemple : Guinée-Conakry, Guinée-Bissau, Guinée Equatoriale, Nouvelle-Guinée...



Mais où est le Congo ? Bandes d'ignares... Le Congo est en Afrique Centrale, de part et d'autre de l'équateur, entre le Gabon (appartenant à Elf), le Cameroun, la Centrafrique, le Zaïre et l'Angola (en guerre civile depuis plus de 20 ans), avec une petite côte de moins de 200 kilomètres sur l'océan Atlantique. Ancienne colonie française, indépendant en 1960, il est grand comme la moitié de la France, avec ses 342 000 km² et ses 2 600 000 habitants à peine (8 au km²) qui ont une espérance de vie de 51 ans et sont Bantous à 99%. Le PIB mensuel par habitant est de 330 FF, c'est peu, surtout que la vie ici est chère.

La capitale, Brazzaville, sur le fleuve Congo, a été durant la seconde guerre mondiale la capitale de la France Libre. En 1998 la guerre y a éclaté et de nombreux bâtiments et hôtels ont été détruits : rebelles de l'intérieur, mais aussi tirs depuis Kinshasa, la capitale du Zaïre, juste de l'autre côté du fleuve à un kilomètre. Il faut savoir aussi que Kinshasa à elle seule compte presque 5 millions d'habitants, soit presque le double de toute la population congolaise ! Cela représente donc pour le Congo un risque non négligeable. Voilà, vous savez le principal sur ce pays...

Après les formalités d'aéroport, je prends un taxi qui me conduit au Centre d'accueil de la Cathédrale, où je trouve une chambre pas trop chère. Mais les bâtiments, tenus par le clergé africain, sont laissés à l'abandon et c'est bien dommage : manque de moyens ou je-m'en-foutisme ? J'y passe toutefois une bonne nuit.

J'assiste à la première messe du **dimanche**, célébrée par un jeune prêtre noir de 29 ans qui me paraît très bien. De plus une bonne chorale anime l'office. Puis je me rends dans le centre-ville, accompagné d'un Africain qui me guide : beaucoup de bâtiments sont en effet totalement détruits ou portent des traces de balles et d'obus. Kinshasa est bien visible de l'autre côté du fleuve, mais je ne sais pas si je pourrais m'y rendre... Nous buvons un coup avec un Français qui est ici pour quelques semaines, puis cherchons à louer un véhicule, car je veux me rendre à la mission de Linzolo, 35 km au sud de Brazzaville ; mais on me demande 600 FF pour 3 heures, ce qui est complètement exagéré. Je renonce, nous visitons le marché, puis retournons passer l'après-midi au centre d'accueil. Le temps est lourd et il fait chaud, même la nuit...

Lundi matin, le petit-déjeuner soi-disant préparé pour 7H l'est en fait à 8H30. Et le Père Jean qui m'a donné rendez-vous ne vient pas, je l'attends presque deux heures en vain et un peu désespéré. Puis je me rends à l'ambassade de France pour me signaler et demander des renseignements d'ordre sécuritaire et touristique : on me confirme que ce n'est pas folichon pour voyager ici, je vais galérer ; toutefois la ligne de train Brazzaville-Pointe Noire fonctionne et est sûre, même s'il y a souvent du racket à bord.

Et à Pointe-Noire il faudra me méfier, car c'est assez dangereux dès la tombée de la nuit. « Y a t'il beaucoup de touristes au Congo ? », demandais-je bêtement. « Vous êtes le troisième depuis la fin de la guerre... ». Bon...

Vu que je ne peux visiblement pas voyager dans la région de Brazza, je décide de prendre le train de demain pour Pointe-Noire, si j'arrive à avoir une place (ce train ne fonctionnant que les mardis et jeudis...

La vie à Brazzaville est très chère, plus qu'en France pour un rapport qualité/prix beaucoup moins bon. En plus, comme le pays sort de la guerre, beaucoup d'organisations humanitaires sont sur place et cela fait flamber les prix !

A midi, je mange du crocodile (pour la première fois) et du manioc dans un restaurant de plein air, je n'apprécie pas trop. Puis, à la gare, j'apprends que le train Océan, direct pour Pointe-Noire, a été supprimé : ses wagons ont été récupérés pour les rames de train de marchandises, qu'offrent peu de places aux voyageurs et ne sont pas directs (changement de train en pleine nuit en plein milieu du pays). Des centaines de gens attendent quelquefois depuis plusieurs jours pour avoir un billet, ils vivent sur le parvis de la gare. Quant à moi je renonce à ce voyage en train, vraiment trop risqué, et vais acheter un billet d'avion aller-retour, pas cher du tout, 700 FF, départ vendredi. Tant pis pour les paysages !

Je me promène ensuite parmi les buildings éventrés ou criblés de balle, face au fleuve, et il me prend l'envie de me rendre à Kinshasa (où paraît-il tout est calme) car je n'aurais sans doute plus l'occasion d'aller dans l'ex-Zaïre : l'ambassade est déjà fermée et l'immigration congolaise (car il faudra que je revienne ensuite à Brazza) m'envoie d'un bureau à l'autre avant de finalement me renseigner. Puis un peu d'Internet et c'est ainsi que l'après-midi se passe. Un peu de vent se lève en soirée et cela fait du bien. Seconde nuit au centre d'accueil où malheureusement les problèmes d'eau sont fréquents...

Mardi je suis dès 9 heures à l'ambassade de la **République Démocratique du Congo** : un formulaire, deux photos, des photocopies de mon passeport et 350 FF et j'ai mon visa deux heures après : un exploit, surtout en Afrique. Et les personnes qui s'occupent de moi sont en plus très sympathiques. Du coup, dès 13 heures, je suis sur le port, appelé le Beach, où une foule de gens, petits marchands, mendiants, handicapés et, sans doute voleurs, n'inspire pas confiance, loin de là. Quelques tracasseries policières et me voilà embarqué sur une vedette de 20 passagers : une petite demi-heure après, je débarque à Kinshasa, sur l'autre rive du Congo, appelé ici le Zaïre. Là, je remplis les formalités d'usage et cela se passe bien, mais c'est aussi une cohue pas possible dans le port, avec des jeunes escaladant les murs d'enceinte, des vigiles les fouettant, pas très sécurisant non plus tout ça...

Puis je vais au Centre d'Accueil Protestant, qui offre des chambres ventilées et bien propre, avec une salle de bain pour deux chambres, dans un endroit agréable, un peu retiré et où la sécurité semble régner. Quand je dis "offre", ce n'est pas tout à fait vrai : cela coûte tout de même 140 FF la nuit, ce qui est cher pour ici.

L'après-midi, je me promène en ville à pied : c'est assez propre, vert et presque agréable, mais il fait chaud et humide. Kinshasa n'a pas été touchée par la guerre : rappelez-vous, en mai 1997, l'armée du général Laurent-Désiré Kabila avait été accueillie par la population en liesse, ce dernier les délivrant de la dictature de Mobutu.



C'est le moment de mon petit paragraphe historique sur la République Démocratique du Congo, ex-Zaïre. La RDC est un pays immense de 2 345 410 km², plus de 4 fois la France, en grande partie recouvert de forêts et de zones inaccessibles. 47 millions de personnes y vivent, plus de 200 groupes ethniques différents. Le PIB mensuel par habitant est de 250 FF. Entourés par le Congo-Brazzaville, la Centrafrique, le Soudan, l'Ouganda, le Rwanda, le Burundi, la Tanzanie, la Zambie et l'Angola, la guerre civile est latente et les rebelles du nord aidés par l'Ouganda et le Rwanda, menacent toujours de descendre sur la capitale.

Ce pays fut d'abord dès 1880 la propriété personnelle de Léopold II, roi de Belgique, qui y réduisit le peuple en esclavage, faisant des centaines de milliers de morts (travail forcé, punitions...). Puis il fut une colonie belge, le Congo Belge, jusqu'à son indépendance en 1960. En 1965, le général Mobutu pris le pouvoir et rebaptisa le pays Zaïre. Sa dictature fut sans merci et, à l'image de la plupart de ses confrères africains, il s'enrichit par millions de dollars. Laurent-Désiré Kabila le destitua en mai 1997, grâce à son armée composée de nombreux enfants-soldats kidnappés dans les écoles, souvent violés et drogués, mais il n'alla évidemment pas vers la démocratisation annoncée, bien qu'il changeât le nom du pays en République Démocratique du Congo.

Ce n'est aujourd'hui ni une république ni une démocratie. Une preuve ? A la suite de son assassinat le 16 janvier 2001, son fils de 29 ans, le général Joseph Kabila, prit le pouvoir sans élection aucune. Le pire c'est que la France, en le recevant avec les honneurs, a reconnu cet état de fait ! Incroyable ! Quelle honte pour notre pays soi-disant si attaché au droit de l'homme... Bref, un deuil national d'un mois est en cours et, autre exemple de liberté, seule la musique religieuse est autorisée durant ce temps : si on vous attrape à écouter d'autres musiques, c'est la prison ! Que va devenir ce pays ? Joseph Kabila n'a fait aucune étude et n'a certainement pas l'expérience pour le diriger : un autre assassinat ou coup d'état me semble inévitable dans les prochains mois...

Que dire d'autre sur ce pays ? On ne peut évidemment pas y voyager facilement, puisqu'il est en guerre civile. Cependant, un bon point : il regorge de bons musiciens et chanteurs, connus dans le monde entier pour leurs musiques rythmées.

Mais revenons à Kinshasa... Comme je l'avais dit plus haut, cette ville compte presque 5 millions d'habitants, soit le double de toute la population du pays voisin le Congo ! Elle s'appelait auparavant Léopoldville, du nom du roi qui en était propriétaire. La capitale connaît en ce moment un gros problème, la pénurie de carburant : il est presque impossible de trouver un taxi et, lorsque finalement un véhicule s'arrête, les gens se battent littéralement pour pouvoir y entrer et s'y entasser, c'est de la folie ; certains rentrent par les fenêtres ou la malle arrière, c'est inimaginable !

Lors de ma balade, je rencontre un jeune Français sympa qui vient d'installer une boucherie-alimentation dans le centre (quel courage !), avec qui je discute un moment et qui me donne quelques tuyaux. Autrement, de nombreux enfants des rues mendient et vous suivent constamment, c'est fort désagréable, mais que faire ? Il faut les comprendre, ils crèvent de faim... Et, juste avant la nuit, je rentre au Centre d'Accueil Protestant pour me reposer.

Mercredi, je me réveille avec le chants des oiseaux, nombreux en ville, c'est sympa. Puis je passe ma journée à vadrouiller, la plupart du temps à pied. Je visite notamment le tout petit musée national, où je suis bien accueilli : les objets y sont exposés par thème, la liberté, la famille, la prière, la défense, etc... Très dirigé, quoi !

En pleine journée, de nombreux enfants dorment sur le trottoir devant les magasins, inimaginable ! En plus la vie ici est chère, même si elle l'est un peu moins qu'à Brazzaville. Et la dévaluation de la monnaie est constante, il vaut mieux changer son argent au jour le jour.

La grande mode, comme à Brazza, est le téléphone portable : mais comme il y a trois réseaux qui ne sont pas compatibles entre eux, nombreuses sont les personnes qui se déplacent avec trois téléphones différents. C'est dingue, non ?

Dans un bar, un panneau m'a amusé : « Mieux vaut être saoul que con. Ça dure moins longtemps... ». Autre chose de moins amusant : la Sabena avertit par une affiche en vitrine que la police de l'aéroport confisque pour contrôle toutes les pellicules photo non développées (c'est ça la liberté !).

Après cette journée de flânerie, je retourne au Centre d'Accueil Protestant pour y passer ma seconde nuit, après avoir discuté un bon moment avec une jeune fille, Blanche-neige (c'est vrai !), étudiante mais tenant le reste du temps un étal de fruits, bonbons, cigarettes et autres bricoles. Il faut reconnaître que beaucoup de gens ici sont cultivés et très sympathiques.

Jeudi matin, je trouve une voiture qui m'accompagne jusqu'au Beach : formalités diverses, policiers qui demandent bière ou coca, sourde oreille de ma part, problème avec mon appareil photo dont on veut confisquer la pellicule, discussion et finalement embarquement pour Brazzaville dans une cohue indescriptible mais sans trop de problèmes. En attendant le départ du bateau, j'assiste dans le port à un spectacle peut ordinaire (que je m'abstiens de photographier) : des jeunes, presque des enfants, escaladent un mur pour rentrer dans l'enceinte portuaire, un vigile les laisse descendre, puis les bastonne après les avoir obligés à se déshabiller presque complètement. Ça frappe sec, ça crie, le sang coule et les jeunes ont toutes les peines du monde à regrimper le mur dans l'autre sens. Dans le bateau, les gens regardent mais restent impassibles : ils me disent que c'est monnaie courante ici et ils trouvent même cela normal. Remarquez que lorsque on bat à mort un enfant qui a volé un pain ou qu'on passe un pneu arrosé d'essence enflammée autour du cou de quelqu'un qui peut ressembler à un rebelle, comme cela, sans jugement, on peut s'attendre à tout... Mais comme je le disais hier, les Kinois sont sympathiques malgré tout...

Retour à Brazzaville (**Congo-Brazzaville**), formalités vite réglées, et je rejoins le Centre d'accueil de la cathédrale, où je passe l'après-midi à flâner et lire. Il n'y a pas d'eau depuis trois jours, mais je réussis à avoir un seau à demi-plein pour me laver. Coupure d'électricité durant une ou deux heures aussi... C'est l'Afrique, et c'est moi qui ai voulu y venir, non ? Nuit reposante, malgré un bon rhume qui m'ennuie depuis deux jours...

22/02/01

Vendredi matin, je m'envole donc vers 10 heures pour Pointe-Noire et l'avion russe qui m'emmène met 1H15 pour arriver à destination, là où d'autres avions mettent 45 minutes.

Pointe-Noire est une ville qui me semble plus grande que Brazzaville, en tout cas elle compte de nombreux expatriés Blancs et Ouest-Africains venus gonfler les rangs des Ponténégrins. En effet c'est ici que se concentre l'activité économique du pays, notamment les exploitations pétrolières (Elf et Agip principalement). Située sur l'océan Atlantique, elle attire (ou plutôt attirait avant la guerre) les touristes grâce à ses belles plages de sable fin et son environnement agréable : palmiers, forêts, gorges, petits villages..., mais la ville quant à elle n'a aucun intérêt. Elle n'a que peu été touchée par la guerre et de nombreux déplacés de Brazzaville se trouvent encore ici. La frontière de l'Angola ne se trouve qu'à une trentaine de kilomètres au sud, et celle du Gabon à 120 km au nord.

J'ai un peu de mal à trouver un hôtel, et finalement descends au Ndé, un petit hôtel à 180 FF la chambre climatisée avec télévision. L'après-midi je me rends au quartier des pêcheurs Béninois, à quelques centaines de mètres de l'hôtel : gigantesque bidonville, ruelles boueuses, pirogues sur la plage et beaucoup de vie...

Puis je parcours le centre-ville et vais me faire enregistrer au consulat de France, mesure de sécurité obligatoire ici. Soirée à l'hôtel, où la douche ne fonctionne pas, où la télé capte assez mal les quatre chaînes disponibles, mais je suis content tout de même de suivre TV5. Et la nuit l'hôtel s'avère finalement un lieu de passe, je suis réveillé plusieurs fois par des gens ivres et des femmes qui crient...

Payer ce prix pour mal dormir, je suis assez furax **samedi** matin, surtout que la télé ne fonctionne plus du tout, et je décide de changer d'hôtel. J'ai de la chance, le centre d'accueil protestant a une chambre qui s'est libérée ; je peux emménager dans un endroit propre, ventilé, où la douche (commune) fonctionne, et qui ne coûte que 76 FF. Une vraie aubaine !

Le temps est gris depuis plusieurs jours, avec des apparitions de soleil de temps en temps. Un taxi m'emmène pour peu jusqu'à Djeno, à une vingtaine de kilomètres au sud, où le musée est fermé.

De là je rejoins à pied, par une piste impraticable pour les 4x4, la plage de Mvassa, située à plus d'une heure de marche. L'endroit est sympa et seuls quelques cabanons de Blancs bordent la plage déserte. Je me baigne et bouquine, et en fin d'après-midi des Italiens qui avaient finalement réussi à passer avec leur Mercedes tout-terrain me raccompagnent en ville. Nuit agréable cette fois-ci...

Dimanche. Papa Didier, papa Didier ! C'est ainsi que m'appellent quelques enfants des rues rencontrés hier et à qui j'avais offert un repas. Ils sont plusieurs centaines dans cette ville, beaucoup étant venus de Brazzaville pour fuir la guerre en 1997, ayant fui gratuitement par le train et n'ayant jamais pu trouver l'argent pour retourner chez eux. Une association avait été créée par des Blancs pour s'en occuper, mais les responsables ont dû fuir précipitamment l'an dernier, ayant semble-t-il reçu des menaces du gouvernement congolais. Bref, plus personne ne s'occupe d'eux aujourd'hui et, pour survivre, les enfants lavent des voitures, mendient, ou volent (« mais est-ce vraiment du vol que de voler du pain ? »). Toutefois l'Unicef semble vouloir monter un projet pour eux, mais comme c'est une administration, je pense que les résultats seront faibles...

J'accompagne un groupe de trois enfants inséparables pour les vêtir au marché, avec des « fripes », c'est à dire des vêtements utilisés dont les Européens ne veulent plus ; j'achète par exemple pour l'un d'eux un Jean's pratiquement neuf pour 3 FF !!

Après le petit-déjeuner je prends un taxi pour les Gorges de Diosso, un bel endroit où les murailles de terre rouge contrastent avec le vert des arbres. A pied je rejoins ensuite, à 40 minutes de là, le village côtier de Matombi, en traversant à ma grande surprise un terrain de Golf 18 trous fréquentés par les Blancs, surtout aujourd'hui dimanche. Je me baigne puis pique-nique avant de rejoindre par la plage Loango, un autre village où je peux trouver un taxi pour retourner en ville. Je rentre alors me reposer dans ma chambre, car j'ai mal au dos et j'ai, de plus, attrapé des coups de soleil. Je m'endors rapidement, après avoir passé finalement une bonne journée.

Ce **lundi** matin les enfants m'attendent pour le petit-déjeuner : ils sont fatigués, ayant très peu dormi car la police les pourchasse pratiquement chaque nuit et les bat souvent... Justement un fourgon de police arrive et les enfants s'enfuient en s'éparpillant de tout côté. Seul Gaétan, malade, reste à côté de moi, puis va s'endormir plus loin sur un trottoir protégé par un petit toit, et allongé sur un carton. C'est là que je le retrouve vers 14 heures et, après un petit repas bon marché, je l'emmène chez une femme médecin français : Gaétan a du pus qui coule de ses oreilles depuis presque trois ans et le médecin prescrit des médicaments, tout en me faisant payer le prix fort de la consultation alors qu'elle sait qu'il s'agit d'un enfant de la rue et que je suis un touriste de passage. En plus les médicaments ne sont pas donnés non plus, j'en ai pour presque 400 FF au total, plus que le salaire mensuel moyen d'un Congolais. Comment voulez-vous alors que ces gens-là se soignent ?

Je me promène en ville le reste de l'après-midi, rencontre le directeur d'une petite compagnie d'aviation pour lui parler des enfants de la rue et je tombe bien, car sa femme connaît le sujet. Du coup, en téléphonant à droite et à gauche, il peut me donner beaucoup de conseils et des noms de personnes à contacter.

Puis, comme j'ai toujours mal au dos, je rentre me reposer assez tôt. Et puis vers 19 heures l'orage éclate : éclairs, tonnerre, pluie diluvienne, et cela dure toute la nuit. Je dors assez mal en pensant aux enfants qui, eux, dorment sans protection dans la rue... Suis-je trop sentimental ?

Mardi matin, il pleut toujours un peu, et je retrouve les trois petits vers 9 heures. Je note les coordonnées de leur famille à Brazzaville, afin d'y faire effectuer des recherches en vue de leur éventuel rapatriement. Avec eux, je rencontre de nouveau la personne d'hier et sa femme, nous téléphonons à un prêtre de Brazzaville qui s'occupe des enfants avec lequel je prends rendez-vous pour le lendemain. Je paye trois billets d'avion à moitié tarif (aide généreuse du directeur) au cas où les enfants seraient rapatriés plus tard. Sinon, cela servira à d'autres. La femme du directeur garde tout le dossier et me tiendra au courant d'ici quelques mois, le temps que cela se fasse.

La pluie s'est arrêtée, je vais partager un dernier repas avec les enfants puis rejoins l'aéroport en début d'après-midi. Le vol est turbulent, extrêmement turbulent : très vite l'avion fait à plusieurs fois des embardées et plonge de plusieurs dizaines de mètres, on se croirait au grand huit, mais en pire. Les femmes, et même les hommes, tous africains, hurlent, pleurent, prient et en appellent à Dieu et Jésus en levant les bras. Certains chantent des cantiques religieux, d'autres lisent la Bible, c'est un spectacle que je n'ai jamais vu, incroyable : ce n'est que lamentations durant tout le voyage et je dois dire qu'à plusieurs reprises je n'en mène pas large moi non plus, mais je ne pense pas que les prières puissent y changer grand chose. Finalement nous atterrissons avec 20 minutes de retard, le pilote ayant dû faire un détour, et les gens applaudissent et remercient Dieu. Moi aussi, finalement...

Et c'est vraiment avec joie que je retrouve un peu plus tard, sous la pluie, la Mission Catholique et ses chambres mal entretenues...

Mercredi il ne pleut plus, tant mieux. Comme je n'ai rien de mieux à faire, je passe la matinée à saisir un courrier pour le guide Lonely Planet, ainsi que ce compte-rendu.

Puis je me rends à l'aéroport confirmer mes vols sur Douala et la France, mais l'informatique est en panne. Et, en revenant de là-bas en taxi, la rue est bouchée par des centaines d'élèves qui fuient : ils racontent que le quartier de Bacongo vient d'être attaqué par les rebelles « Ninja » et que de nombreux coups de feu sont tirés. Le taxi rebrousse chemin et rejoint la Cathédrale par une autre rue. L'après-midi j'apprends finalement qu'il ne s'est rien passé de spécial ce matin, les élèves se sont affolés pour rien. Cela vaut mieux comme cela...

Je rencontre ensuite le prêtre qui s'occupe des enfants de la rue et lui confie les coordonnées des trois garçons. Il pense pouvoir me tenir au courant avant mon départ vendredi et m'invite d'ailleurs à visiter son centre ce jour-là. Je discute un peu plus tard avec un réfugié Tutsi du Zaïre, un homme d'une quarantaine d'année d'une grande culture, qui a vécu 17 ans à Kinshasa et a dû fuir pour ne pas subir le triste sort de certains de ses compagnons : brûlé vivant avec un pneu enflammé autour de la taille ou du cou. Je l'ai aidé à contacter sa sœur par E-mail afin qu'elle lui fasse parvenir un peu d'argent. Le Canada a en effet affrété deux avions-charters pour accueillir les réfugiés Tutsis chez eux, mais il demande une participation de 200 dollars par personne, ce qui représente plus d'un an de salaire ici. Et comme mon nouvel ami a tout perdu dans sa fuite (de nuit, et déguisé en pêcheur...) et n'a pas de travail...

Seconde nuit à la Mission.

Jeudi matin, c'est avec un autre réfugié Zaïrois que je discute : lui vient du centre du pays et était dans l'armée au temps de Mobutu. A l'arrivée au pouvoir de Kabila, il a dû fuir son pays avec sa femme et ses trois enfants pour ne pas être massacré. Ici, il vend des cuisses de poulet qu'il grille au feu de bois : cela lui rapporte quelques francs par jour, même pas de quoi nourrir sa famille. Et il attend depuis longtemps son statut de réfugié politique !

Hier c'était le Père qui critiquait l'action complètement inefficace de l'Unicef, aujourd'hui c'est ce réfugié qui de la même façon me parle du HCR (Haut-Commissariat aux Réfugiés) ; ici, tout le monde est du même avis : les Blancs et les Africains qui travaillent pour l'ONU ne sont là que pour "bouffer l'argent" et ne font rien de bon... Que c'est triste ! Mais aussi, comment peut-on compter sur des fonctionnaires pour faire ce genre de travail ?

Comme je n'ai rien d'autre à faire, puisqu'il m'est impossible de visiter les environs, le prix des taxis étant excessif, je passe ma journée à me promener aux abords de la cathédrale, à discuter à droite et à gauche (j'ai sympathisé avec beaucoup de gens ici), à bouquiner, je fais une sieste et, l'après-midi, je vais rapidement au centre-ville, à 10 minutes, pour acheter trois livres en solde dans une librairie.

Depuis hier je ne sais pas ce que j'ai, je suis fatigué : jambes lourdes, mal de tête, sueurs et tendance à sommeiller. Inactivité, crise de paludisme ou autre virus ? Dès mon retour en France, je ferai quelques examens. Je me couche tôt, mais lis jusqu'à 23 heures.

25/02/01

Vendredi matin, je me rends à "L'Espace du Père Jarrot" afin de visiter ce centre d'accueil réservé aux enfants de la rue de Brazzaville. Plus tard, avec un réfugié Zaïrois, je rencontre le responsable religieux du CEMIR (Commission Episcopale pour les Migrants et les Réfugiés) qui travaille en partenariat avec le HCR de l'ONU : il me parle de leurs difficultés (faux réfugiés, abus de toutes sortes) qui les obligent à être plus lents dans l'établissement des dossiers et les vérifications, ceci au détriment des vrais réfugiés.

Aujourd'hui, il fait vraiment chaud, une chaleur moite. Et l'après-midi, je suis heureux de quitter ce pays pour rejoindre Douala.

Alors, le Congo ? Pas facile à visiter, et peu intéressant du point de vue touristique. Et, en guise de conclusion, je vous rapporte ces paroles d'un chauffeur de taxi : "Notre pays, le Congo, est très riche : nous avons de l'or, des diamants, du pétrole, des bois rares, du poisson en abondance et des terres agricoles fertiles. Mais à qui cela profite-t-il ? Pourquoi le peuple reste-t-il si pauvre ? Ce sont les grandes compagnies internationales et nos dirigeants qui pillent le pays et s'enrichissent sur notre dos...". Bonne analyse, et tout le monde en est conscient, mais les gens ont peur d'exprimer leurs opinions. Dans les "républiques" d'Afrique Centrale il est si facile de "disparaître"...



Vol sans problème, et j'atterris à Douala (**Cameroun**) un peu avant 18 heures : la température annoncée est de 33°. Je passe tout d'abord voir Ricardo, l'éducateur de rue, et j'apprends avec satisfaction qu'Ayo, l'enfant de la rue dont je vais financer le rapatriement chez lui, est maintenant retourné au Foyer et va à l'école.

Puis je vais rejoindre chez eux mes amis les Frères des Ecoles Chrétiennes, où je passe une nuit enmoustiquée : les moustiques résistent maintenant au Baygon, c'est fou, non ? La climatisation est très agréable, et puis c'est propre, ça me change de Brazza...

Samedi, je rencontre, accompagné de Ricardo, le père Georges dans sa paroisse : il supervise de loin le travail de Ricardo et connaît bien le milieu associatif qui s'occupe des enfants de la rue. Puis je discute avec un autre prêtre à qui je confie l'argent pour le rapatriement d'Ayo et le financement d'une année de scolarité.

Je passe l'après-midi à la piscine (que c'est agréable !), et rejoins l'aéroport dans la soirée. L'avion pour Bruxelles décolle comme prévu à 1 heure du matin.

Arrivée à 8 heures à Bruxelles, correspondance avant 10 heures et, à midi, j'arrive à Marseille, enfin, où une bonne surprise m'attend : ma maman est venue m'accueillir à l'aéroport !

Voilà un voyage quelque peu difficile qui se termine...

- F I N -